

Missionnaires angevins. — La captivité du P. Fleury

(Suite et fin)

La Délivrance

Les événements allaient se précipiter et ma captivité touchait à sa fin, ainsi que la royauté de Yu-Man-Tzé à Long-Choug-Tchen. L'Impératrice-Mère avait envoyé ordre au Fan-Tay d'en finir au plus tôt et de m'enlever par la force des armes des mains de Yu-Man-Tzé, puisqu'il n'y avait plus d'autre moyen de me sauver. Mais avant on voulut délivrer Tcheou-Kum-Men, prisonnier depuis plus de quarante jours. Ce n'était pas chose facile, car Yu-Man-Tzé tenait à lui et comptait bien lui trancher la tête, si les soldats essayaient de venir à Long-Choug-Tchen. Voici comment on obtint sa délivrance. Les mandarins militaires qui se trouvaient à Yum-Tchouan, achetèrent plusieurs personnes très influentes auprès de Yu-Man-Tzé ; c'était facile alors, car tout le monde voyait bien que personne ne pouvait résister aux soldats et craignait l'extermination de la région qui avait pris part à la persécution, puis écrivirent cette lettre à Yu-Man-Tzé : « Les conditions de la paix vont être remplies ; les fusils, les cartouches, la poudre, tout est arrivé à Yum-Tchouan. Mais Tcheou-Kum-Men est notre chef à tous, et par un malentendu inexplicable, il est ton prisonnier depuis un mois. Renvoie-le de suite et donne-lui la gloire de terminer cette affaire. C'est lui qui a été à la peine, qu'il soit au moins à l'honneur ! » A la réception de cette lettre, les hommes vendus aux mandarins militaires vinrent de suite presser Yu-Man-Tzé de relâcher son prisonnier. Ce dernier, ne se doutant de rien, fixa la mise en liberté de Tcheou-Kum-Men pour le surlendemain.

Ce départ fut un vrai triomphe. La population du marché, terrifiée de l'arrivée de tant de soldats dans les environs (au moins 7.000), vit cette délivrance avec un vrai soulagement. Tout le monde se cotisa. On acheta pour plus de 200 ligatures de pétards et Yu-Man-Tzé donna deux cents hommes pour servir d'escorte au prisonnier remis en liberté. A vingt li du marché, ils rencontrèrent les soldats qui venaient recevoir leur chef. Soldats et bandits fraternisèrent cordialement ensemble. Tout le monde, cette fois, crut la paix faite. Yu-Man-Tzé et les gens du marché me préparaient une sortie plus triomphale encore que celle de Tcheou-Kum-Men, lorsque la nouvelle arriva que ce même Tcheou-Kum-Men n'était plus qu'à deux lieues du marché, à la tête de tous ses soldats. Yu-Man-Tzé envoya immédiatement demander ce que cela signifiait. Tcheou-Kum-Men lui fit répondre : « C'est le Fan-Tay qui m'a donné ordre de m'installer ici, je suis obligé de venir, mais tu n'as rien à craindre, je n'irai pas à Long-Choug-Then... » En effet, il ne devait pas venir à Long-Choug-Then : c'était le Fan-Tay qui allait arriver par une autre route. Tcheou-Kum-Men disait la vérité, mais pas toute la vérité. En Chine, ce n'est pas de bon ton.

Yu-Man-Tzé passa encore cette journée du 13 janvier sans trop grandes appréhensions, mais le lendemain, 16, vers neuf heures du matin, on vint lui annoncer qu'une autre armée avait passé San-Kuo-Tchang, et, cette fois, sans opposition des habitants, et